

En compétition au festival Everybody's perfect, le film danois *Wildland* incarne le combat d'une jeune fille pour préserver son identité

Ida, ou comment rester soi-même en terre sauvage

LAURA HUNTER

Genève ▶ Jusqu'au 18 octobre, une trentaine d'œuvres sont à l'affiche dans le cadre du Queer Film festival Everybody's perfect. En parallèle se déroulent divers événements, dont une exposition au Phare, un «apéropera» au Grand Théâtre et un entretien avec l'autrice Iris Brey autour de son ouvrage *Le Regard féminin. Une révolution à l'écran*. Parmi le menu foisonnant de cette 7^e édition, ne cherchez pas les habituels thèmes LGBTQ+ tels que le sida ou le coming out; la directrice du festival, Sylvie Cachin, a pris soin de les éviter. Trois chapitres bien trempés rassemblent la programmation: Rosebud, le motif du secret; Combats; Intimités et familiarité.

En compétition, *Wildland*, premier long-métrage de la réalisatrice danoise Jeanette Nordahl, s'inscrit à la croisée de ces trois thèmes. Sélectionné à la Berlinale, ce thriller familial tendu comme un arc sortira en salles le 4 novembre. A la mort de sa mère, Ida est placée par les services sociaux chez sa tante et ses trois cousins, jeunes adultes, qu'elle connaît à peine. Elle ne tarde pas à comprendre pourquoi sa mère avait coupé les ponts avec sa soeur, interprétée par la magistrale Sidse Babbette Knudsen. Dans un foyer toxique dominé par cette matriarche qui entretient des relations fusionnelles et malsaines avec ses fils, et où tous trempent dans la criminalité, Ida cherche à trouver sa place sans sacrifier son intégrité. Entretien avec l'actrice principale, Sandra Gulberg Kamp, 20 ans, à Genève le week-end dernier pour présenter le film.

Qui est Ida, le personnage que vous incarnez dans *Wildland*?
Sandra Gulberg Kamp: C'est une jeune fille de 17 ans pour qui le monde bascule au début du film, quand sa mère meurt



Wildland dresse le portrait d'une famille dysfonctionnelle et interroge la complexité de l'amour et du désir. FIRST HAND FILMS

dans un accident de voiture. Mais c'est avant tout une fille de son âge, ordinaire, qui veut se sentir intégrée, trouver sa place, être aimée. C'est un personnage bouleversant, que je trouve très intéressant.

Comment l'avez-vous construit avec la réalisatrice Jeanette Nordahl?

Nous avons eu une rencontre chorale où nous avons discuté de divers aspects du personnage, d'où elle venait, qui elle était... Nous avons aussi eu quelques jours de répétitions sur les lieux du tournage avec les autres acteurs. Au final, le personnage est secret, mystérieux, introverti. Elle ne parle

pas beaucoup mais observe et réagit profondément à ce qui se passe autour d'elle.

C'est votre premier rôle important. Comment s'est déroulée cette expérience?

Je suis très reconnaissante d'avoir pu vivre cette expérience, qui m'ouvre aussi la voie pour continuer à être actrice. C'était fantastique. Tout le monde était super aimable et talentueux, nous vivions dans une maison tous ensemble et sommes devenus une petite famille.

Tout le contraire de l'ambiance dans laquelle Ida débarque... Connaissez-vous cette réalité du

Danemark? Est-ce inspiré de faits réels?

Je ne connaissais pas ce milieu mafieux, du moins pas directement. Mais je sais que la réalisatrice Jeanette Nordahl et la scénariste Ingeborg Topsøe ont mené des entretiens dans la campagne danoise, notamment avec des policiers locaux, pour mieux comprendre les situations criminelles réelles de ces lieux.

Comment décririez-vous le film?

C'est un film très intense, où tu ne sais jamais quand tout va exploser. C'est aussi le très beau portrait d'une jeune fille qui essaie de trouver sa place dans le monde.

Qu'en est-il de l'identité sexuelle d'Ida? On a l'impression qu'elle pourrait être lesbienne, mais ce n'est pas évident.

Non. On ne le sait pas. Ce n'est pas dit dans le film. Je crois qu'elle-même ne sait pas qui elle est ou ce qu'elle est. Elle embrasse Ana peut-être parce qu'elle l'aime bien, oui, mais aussi parce qu'elle est en train de mimer sa tante, qui embrasse les gens qu'elle aime pour se faire pardonner. C'est ouvert. Les gens peuvent lire ce qu'ils veulent. I

Festival Everybody's perfect, du 9 au 18 octobre 2020, everybodyperfect.ch

Wildland, de Jeanette Nordahl, Danemark, en salles dès le 4 novembre.

Francine Simonin n'est plus

Art ▶ A l'Espace Arlaud, à Lausanne, des silhouettes de femmes aussi libres qu'expressives menacent à tout moment de s'échapper de l'œuvre *Filles d'Eve* (1988), dans l'exposition «Des Seins à dessein». Or s'éclipser, c'est précisément ce que vient de faire leur autrice, l'artiste Francine Simonin, décédée d'un cancer le 9 octobre à Montréal, à peine quelques jours après son 84^e anniversaire.

«Francine Simonin vivait pour son art, a réagi son galeriste québécois Louis Lacerte, cité par *La Presse*. Son esprit indépendant et son énergie fulgurante se manifestaient dans son œuvre de façon viscérale. Sa compréhension profonde des techniques d'estampe et de peinture lui a permis de transcender son art à pleine puissance.»

Née à Lausanne en 1936, formée à l'ECAL, Francine Simonin a développé son propos plastique auprès du peintre Marcel Poncet et du sculpteur Casimir Reymond. En 1965, au moment de sa première exposition, à la galerie lausannoise Maurice Bridel, elle collabore à l'atelier de gravure de Pierre Cailler, puis rejoindra celui de Pietro Sarto. Lauréate d'une bourse canadienne en 1968, elle s'établit au Québec, mais reviendra régulièrement en Suisse et en France. Expressif et abstrait, souvent produit en série, l'art de Francine Simonin «est marqué tout entier par le corps et le mouvement, le mouvement comme un signe et le corps comme une trace», écrit Nicolas Raboud dans le *Dictionnaire de l'art en Suisse* de SIKART. Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections publiques et privées. 55G

GENÈVE

AUTOUR D'ALBERTINE

Lauréate du prix Hans Christian Andersen 2020, l'illustratrice Albertine sera le 30 octobre l'invitée d'une «rencontre surprise» organisée par les éditions La Joie de Lire. Avec Francine Bouchet, directrice de la maison, le dessinateur Tom Tirabosco et l'autrice Marie-Christophe Ruata-Arn. MOP

Inscriptions d'ici au 16 octobre sur camille@lajoiedelire.ch

Ciné-Doc repart pour une riche cinquième saison

Cinéma ▶ C'est mercredi dernier qu'a débuté la nouvelle saison du cycle Ciné-Doc. Le «rendez-vous documentaire mensuel des cinémas régionaux» est en phase de développement et est désormais présent dans cinq cantons, soit dans dix salles de cinéma. Cette nouvelle saison s'est ouverte avec la projection du film *Contradict*, récemment auréolé du Prix bernois du cinéma.

Le concept reste le même: Ciné-Doc propose une fois par mois d'octobre à mars la projection d'un documentaire accompagné d'une discussion avec des invités. Des rencontres qui ont lieu dans un réseau de salles de cinéma de villages et de petites villes, de Delémont à Martigny en passant par Bulle, Morat ou Payerne. Le cycle a été créé en 2016 à la Vallée de Joux.

«Ciné-Doc permet de faire découvrir la créativité et la richesse du cinéma documentaire d'aujourd'hui en dehors des grands centres urbains. Les salles de cinéma, lieux d'émotion et de par-



tage, font ainsi la part belle à la réflexion et aux discussions autour de thématiques variées», indiquent les organisateurs. Cette nouvelle saison,

la cinquième, marque la collaboration de Ciné-Doc avec plusieurs festivals, notamment Visions du réel, le Festival du film et forum interna-

tional sur les droits humains (FIFDH) et le Festival cinéma d'Afrique. Des manifestations qui ont subi de plein fouet la crise du Covid-19 et qui ont été privées de projections en public.

Dans 143 rue du Désert, une femme accueille dans son relais des êtres en errances et des rêves.
HASSEN FERHANI

Après *Contradict*, une plongée dans l'univers musical de jeunes artistes ghanéens qui rappent leur vision d'un futur meilleur, le cycle Ciné-Doc se poursuivra au mois de novembre avec le film *143 rue du Désert*, du réalisateur algérien Hassen Ferhani: le portrait poétique de Malika, qui tient un café le long de la route transsaharienne. Un endroit hors du temps fréquenté par des routiers et des voyageurs. En décembre, ce sera au tour du film français *Les Rivières*, de Mai Hua, en collaboration avec le festival Les Créatives, à Genève. La réalisatrice d'origine vietnamienne s'est lancée dans une quête sur la mémoire de sa famille. Un travail de six ans sur «ce passé dont on hérite sans rien y comprendre». OLIVIER WYSER / LA LIBERTÉ
Programme complet de la saison sur www.cinedoc.ch